

point à s'y méprendre : elle sortait de son lit ou quittait sa toilette. A la vue de ce qui se passait dans la salle de l'auberge, les sourcils délicats de la jeune fille se froncèrent ; une voix impérieuse et brève, qu'on n'aurait point devinée derrière ces lèvres fraîches comme une fleur, tomba du haut de l'escalier et fit tressaillir les soudards.

— Vincenzo Tarchino, dit-elle, est-ce ainsi que vous respectez la maison où je suis ? Je vous ordonne de faire cesser ce scandale !

Sans attendre la réponse, elle tourna le dos et reentra dans son appartement. Tarchino demeurait, l'épée en l'air et la tête basse, dans une position à coup sûr très-ridicule pour un cavalier tel que lui ; les soudards s'étaient faits petits comme si la vôte eût menacé ruine.

Les bourgeois, profitant de cette intervention inespérée, étaient déjà partis, les uns par la porte, les autres par les fenêtres.

Tarchino fit un signe, et les soudards remirent leurs épées au fourreau.

— Elle chante haut la petite ! murmura-t-il en regagnant la table. Il n'y a rien à dire : le comte est fou, et d'ailleurs nous avons besoin d'elle.

— Savez-vous, Viuceut Tarquin murmura un des hommes d'armes, que si le seigneur comte nous parlait comme le fait cette enfant-là, nos dagues sortiraient toutes seules de leurs gâines !

— Ce que je souffre, moi qui suis capitaine, répondit Tarchino, tu peux bien le souffrir, je pense, toi qui n'es que soudard.

— Vous êtes capitaine, et je ne suis que soldat, c'est vrai, répondit le soudard, qui regardait son chef en face ; mais je suis Français, et nous n'êtes qu'Italien, vous !

La pâle figure du nouveau sire de Bruns devint pourpre, et et ses yeux s'allumèrent ; mais il se contenta et trouva la force de sourire.

— La ! la ! mon ami Pierre, répondit-il d'un ton de bonne humeur, ne nous mangeons pas entre loups, croyez-moi ; autour de nous, je vois assez de mâtins qui aiguisent leurs dents et attendent la curée.

— Est-ce que vous savez quelque chose de nouveau, messire ? demanda Pierre, l'homme d'armes.

— Je sais que le roi est majeur depuis trois ans, répondit Tarchino, d'un air soucieux. Je sais que nos jours sont comptés, mes maîtres. J'entends nos bons jours, les jours qui nous restent pour jouer notre partie. Tous, tant que nous sommes, nous restorons de pauvres diables, si notre seigneur, le sire de Gravelle, n'ajoute pas la duché-pairie de Nemours à son comté de la Marche.

— Eh bien ! dit le soldat Raoul, il l'ajoutera.

— Le temps passe, poursuivit l'Italien, qui semblait se parler à lui-même. Chaque jour, le jeune roi, tout faible qu'il est, monte un degré de son trône. Chaque degré qu'il monte, madame Anne le descend, c'est la loi de la nature... Et si le comte de la Marche n'est pas duc et pair, avant la fin de la régence, moi je vous dit qu'il ne le sera jamais.

— Bah ! s'écria le soldat Raoul, il n'y a plus d'Armagnac, c'est une chose certaine, il faut bien que quelqu'un hérite d'eux.

— Au lieu d'employer comme il faut les derniers jours qui lui restent, reprit l'Italien, notre seigneur s'est épris d'un amour

de jeune homme pour madame Blanche. Il fait folio sur folio. Il épuise son trésor à lui donner des fêtes extravagantes...

— Eh bien ! interrompit encore Raoul, qui était un optimiste décidé, si notre seigneur plaît à madame Blanche et l'épouse, comme madame Blanche est l'unique héritière d'Armagnac, notre seigneur sera tout naturellement duc de Nemours :

— Il n'y a plus d'Armagnac, c'est vrai, dit l'Italien, c'est là le beau de notre affaire.

— Et pourtant dit Pierre, l'homme d'armes, là-bas, dans le comté de la Marche, bien des gens prétendent savoir que madame Isabelle et son fils reviendront quand il en sera temps.

Tarchino était tout pensif.

— Mes compagnons, dit-il, en appuyant sa tête contre sa main et en jouant avec son verre à demi-vidé, je loue notre seigneur des efforts qu'il fait pour plaire à madame Blanche, mais il y a une mesure en tout, et si j'étais à la place du noble comte, il me semble qu'on aurait déjà célébré mes épousailles.

— Oh ! oh ! répliqua Raoul avec un mouvement de tête énergiquement dubitatif, la petite madame Blanche fait ce qu'elle veut, mon maître !

Et il y a déjà plus d'un poil blanc dans la chevelure de notre seigneur, ajouta Pierre, l'homme d'armes.

— Penses-tu qu'il y en aura moins demain qu'aujourd'hui ? demanda le capitaine. Si mon seigneur suit mes conseils dévoués, le bal de cette nuit servira pour les fiançailles. Et il n'est que temps, mes compagnons la beauté de madame Blanche attire autour d'elle une foule de blondins qui ne travaillent point dans notre intérêt. Aujourd'hui encore, entre Fontainebleau et Corbeil, n'avons-nous point été forcés de battre le taillis pour donner la chasse à ce godelureau qui nous suivait comme notre ombre : La figure de ce jeune drôle ne me revient pas du tout.

(A CONTINUER.)

AVIS

AUX SOUSCRIPTEURS ET AUX AGENTS:

Nous prévenons nos abonnés retardataires et nos agents que nous serons forcés de discontinuer l'envoi de notre journal à tous ceux qui n'auront pas réglés après réception de ce numéro.

LES PROPRIÉTAIRES.

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISANT LE JEUDI

ABONNEMENT—Un an.....	\$1.00
" Six mois.....	0.50
" Trois mois.....	0.25
" Le numéro.....	0.02

Dans tous les cas strictement payable d'avance.

Ceux qui désireront avoir les premiers numéros, peuvent se les procurer en s'adressant à notre bureau.

AUX AGENTS.—A ceux qui voudront se charger de la vente de notre journal, nous leur vendrons 16 centimes la douzaine, payable à la fin de chaque mois. Nous donnerons 20 par cent pour chaque abonnement que l'on nous fera parvenir.

Aussitôt après réception du nom, de l'adresse et du montant de l'abonnement, nous enverrons le journal et le reçu.

Ces conditions sont invariables.

Toute correspondance doit être adressée comme suit : FEUILLETON ILLUSTRÉ, Boite No. 1956.

Agent pour Montréal :—M. PIERRE DROLET.

 " Québec : F. BÉLAND, 261, rue St. Jean.

 " Ottawa : " NAP. PAGE, 161, rue de l'Église.

HOULE & CIE., PROPRIÉTAIRES.

6, Rue Ste. Thérèse, Montréal.